

André Melançon Itinéraire

Francine Laurendeau

Numéro 283, mars-avril 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68686ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laurendeau, F. (2013). André Melançon : itinéraire. *Séquences*, (283), 6-7.

André Melançon Itinéraire

C'est le réalisateur André Melançon qui recevait le Prix Albert-Tessier 2012, la plus haute distinction cinématographique québécoise. Surtout connu par son célèbre film *La Guerre des tuques*, le cinéaste mène également une carrière d'acteur et de metteur en scène de théâtre. Séquences s'est d'abord intéressée à ses débuts de réalisateur.

Propos recueillis par **Francine Laurendeau**

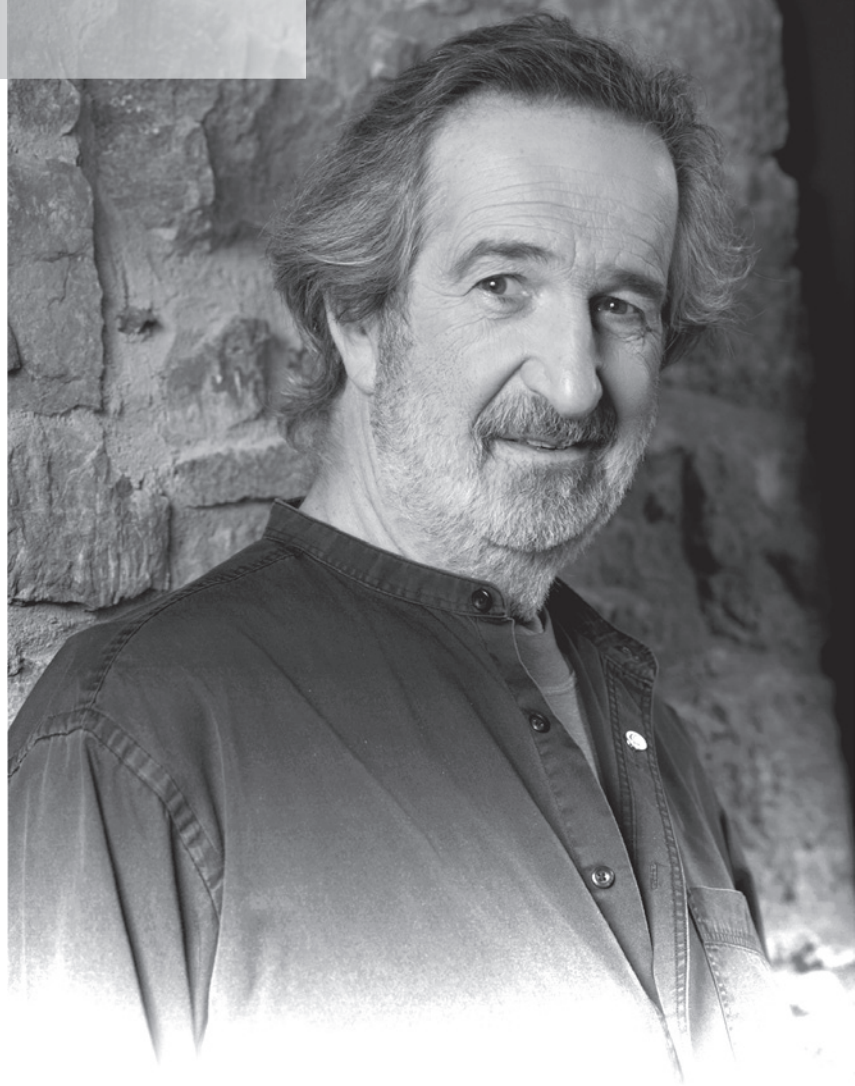
Vous êtes originaire de Rouyn-Noranda.

Plus précisément de Rouyn. Noranda, c'était la ville de la mine, plus riche et anglophone. La ville de Rouyn était francophone. Mon père avait fait son cours classique chez les Clercs de Saint-Viateur qui dirigeaient le Séminaire de Joliette, où mes deux frères aînés et moi avons donc été pensionnaires. Après ma Versification, la famille a déménagé à Montréal, où j'ai terminé mon cours classique. Mon arrivée à Montréal a été pour moi une découverte totale de culture. Sauf pour le cinéma: à Noranda, j'avais vu des films comme *La Strada*. Mais je ne connaissais rien en peinture, pas grand-chose en musique. Mon ami André Laplante, voulant m'initier à la musique contemporaine, a tenté de me faire écouter *Le Sacre du printemps*. C'était trop pour moi, du tartare avant le biberon... Je suis retombé sur mes pattes avec le *Concerto italien* de Bach. Je ne connaissais rien au théâtre. J'avais tout juste vu une *Passion du Christ* et un mélodrame, *La Porteuse de pain*. À Montréal, c'était l'explosion. Au TNM, j'ai vu la pièce *Mère Courage*. À la Boulangerie, on donnait du Ionesco, du Dürrenmatt, du Claudel. J'ai vu *Arlequin serviteur de deux maîtres* par le Piccolo Teatro di Milano.

Depuis quatre ans, je travaille dans les studios de l'INIS avec de futurs comédiens, des finissants de l'École nationale de théâtre et du Cégep de Saint-Hyacinthe. Des ateliers d'interprétation scénique... C'est passionnant.

Quand avez-vous choisi le cinéma?

Plus tard, nous n'y sommes pas encore. J'ai travaillé aux Chantiers de Montréal, à Griffintown, un organisme de soutien pour les familles dans le besoin, en relation avec le Mouvement Emmaüs. Ça m'a mené à Lima, au Pérou, où j'ai passé un an et où j'ai rencontré l'abbé Pierre. Je suis rentré à Montréal avec un but en tête: la psychoéducation. J'ai travaillé à Boscoville. Et nous arrivons au cinéma. En 1969, un ami à moi, Robert Daudelin, m'a fait joindre le Conseil québécois pour la diffusion du cinéma, dont le mandat était de faire connaître le cinéma québécois à l'extérieur des grands centres. J'ai fait des tournées avec Pierre Perrault, Arthur Lamothe, Michel Brault, Claude Jutra, Jean-Claude Labrecque. En cinéma, le Québec connaissait



une réelle effervescence. Jean Dansereau, après avoir quitté l'ONF, était directeur des Cinéastes associés et m'a demandé un film. J'ai proposé *Des armes et des hommes*, une docu-fiction avec Marcel Sabourin, dont le but était de cerner le changement d'attitude qui survient chez le mâle dès qu'il a une arme à feu, qu'il soit bandit, chasseur ou policier. C'était très spécial. Pour Jacques Bobet, producteur à l'ONF, dans le cadre de la série *Toulmonde parle français*, j'ai réalisé *Les Tacots* et découvert que j'aimais travailler avec des enfants.

Et ce sera le début d'une œuvre d'abord vouée aux enfants: Les Vrais Perdants, Comme les six doigts de la main, la série Contes pour tous. Mais comment êtes-vous devenu acteur?

C'est une autre histoire. À l'ONF, le scénariste Clément Perron s'inspirait de ses souvenirs de Beauce dont, par exemple, *Mon oncle Antoine*, réalisé par Claude Jutra. Perron allait lui-même réaliser *Taureau*, un personnage de débile léger dans son village, un personnage devant lequel les femmes se pâmaient, et il se cherchait un acteur. Un jour, on se croise; il m'arrête et me tend son script: «Lis ça.» Physiquement, je lui rappelais Taureau. Dans le screen test, Michèle Magny me donnait la réplique. Plume Latraverse m'a raconté plus tard qu'il devait lui aussi passer l'audition: quand il m'a vu, il a compris et il est reparti chez lui. Une belle expérience qui m'a réconcilié avec mon père qui, lorsque je lui avais annoncé ma décision de faire du cinéma, m'avait prédit que je mourrais de faim. Alors quand, à la première du film, il a vu mon nom sur la marquise

du cinéma aux côtés de célébrités comme Louise Portal et Monique Lepage, il a été rassuré. J'ai joué dans quelques autres films dont *Les Allées de la terre* d'André Thériberge et *Partis pour la gloire* de Clément Perron. J'ai eu un petit rôle dans *L'Empereur du Pérou* de Fernando Arrabal, avec Mickey Rooney. Arrabal m'a dirigé toute une nuit avec une seule indication : « Bestial, André, bestial. » J'ai joué en espagnol dans le film argentin *Le Côté obscur du cœur* d'Eliseo Subiela, qui a fait un tabac à Buenos Aires. Et aussi dans *Un muro de silencio* de Lita Stantic, avec Vanessa Redgrave.

En 1999, vous avez réalisé une magistrale adaptation de la pièce de Michel Tremblay Albertine en cinq temps. C'était au cinéma. Mais plus récemment, cette fois au théâtre, vous avez adapté et mis en scène La Promesse de l'aube de Romain Gary.

Oui. En relisant ce roman autobiographique un soir, seul à la campagne, j'ai eu un flash, je l'ai immédiatement visualisé sur scène. J'en ai parlé à Ginette Noisieux qui m'a dit que, justement,

à l'Espace GO, on prévoyait une saison d'adaptations littéraires. Le travail d'adaptation a été long, six ou sept moutures. Dans le personnage central de la mère, je voyais Andrée Lachapelle, ma compagne. Andrée ne voulait pas : « On va penser que tu m'as engagée parce que nous vivons ensemble. » Mais elle a accepté de venir faire une lecture et a tout de suite été convaincue. 200 heures de répétition avec sept comédiens. Une des plus belles aventure de ma vie. Depuis quatre ans, je travaille dans les studios de l'INIS avec de futurs comédiens, des finissants de l'École nationale de théâtre et du Cégep de Saint-Hyacinthe. Des ateliers d'interprétation scénique. Pas au théâtre : au cinéma et à la télévision. C'est passionnant.

Comment réagissez-vous à la récente déclaration du propriétaire de salles Vincent Guzzo qui affirme que le cinéma québécois produit trop de films d'auteurs et pas assez de films commerciaux ?

Je trouve ce parti pris lamentable. Le cinéma québécois s'ouvre, c'est un moment important à conforter. ☺

